

Au creux de leurs non-dits

Les Vagabonds montent quatre pièces de Jon Fosse, dont Visites, au théâtre du Pavé.

"Silence. Les yeux sont encore fermés sur les mots prononcés."

Marguerite Duras, Agatha.

Ils achevaient l'année sur l'éclat de rire d'un Labiche, comme pour une bulle de savon parenthétique : changement de registre, les Vagabonds renouent avec le travail d'exploration commencé en novembre par Sylvie Maury et Francis Azéma autour du dramaturge norvégien Jon Fosse – pas des plus joués, pas des moins osés. Après avoir présenté Hiver et Violet, la compagnie, augmentée par la présence de jeunes comédiens issus du Conservatoire, propose l'épure familiale de Visites. A venir dès mi-mars, Le nom.

"Tu ne sais pas... Tu ne sais pas."

On avance dans les textes de Fosse sur des ponts de silences, des paroles suspendues qui en disent plus long que tous les mots prononcés ne pourraient le faire. Quand le non-dit ouvre des portes, le dire, lui, ne mène nulle part : ce ne sont que mensonges et dérobades, piétinements de répliques tournant en boucle. Espace verbal miné de "oui", de "ouaih", de "mais". Rien d'autre que la possibilité de revenir sans cesse sur le dernier mot prononcé, faute de mieux, faute d'une vérité qui soit bonne à dire.

De ce fait, l'histoire des quatre personnages de Visites ne peut être qu'une non-histoire, un vide qui se creuse à mesure que l'heure tourne et qui fait drame à lui seul. Ce pourrait être l'histoire de Siv, la toute jeune femme de dix-neuf ans qui ne va plus à l'école et ne fait rien de sa vie. Ou encore de sa mère, divorcée, ou de son frère, qui a quitté le foyer depuis peu. Ce pourrait être l'histoire de cet homme qui hante l'appartement familial à titre d'amant de la mère.

Mais voilà, de ces personnages on ne saura pas grand-chose de plus, rien qui ne sorte du domaine du possible, du suggestif, de l'incertain. Nulle vérité qui vienne réduire leur opacité, sinon leur détresse face à l'incommunicable. Si loin qu'ils se maintiennent dans leurs non-dits, ils n'en demeurent pas moins familiers, par ce petit drame intime qui les fait hommes et femmes, simplement. Un instant de grâce provoque une avalanche de mots heureux : la parole du souvenir, du bonheur de l'enfance – intrusion éphémère du dicible dans un théâtre où le dialogue est tout ce qu'il reste à réaliser.

"Maintenant tu vas raconter."

Pour nous autres lecteurs et spectateurs français, l'héritage théâtral de ces drames de la parole semble flagrant. Difficile de vérifier que le Norvégien Jon Fosse ait lu et aimé Nathalie Sarraute et ses psychodrames (voir en particulier Le Silence), Duras et ses abîmes de paroles, sans oublier le travail de sappe mis en œuvre par Beckett... Un théâtre prenant la communication pour cible n'est pas neuf, et cependant les textes de Fosse ne sauraient se réduire à des comparaisons avec ces grands noms de notre répertoire – grands noms qui ont, par ailleurs, intéressé les Vagabonds dans le passé, au cas où l'on aurait des doutes sur les affinités de formes et de pensées...

L'identité de Fosse dans ce questionnement si diversement exploré tient peut-être, du moins pour Visites, à ce que l'écriture ne sort jamais du cadre réaliste qu'elle s'est fixée, ne déréalise pas les rapports des personnages – si près qu'il soit du franchissement, Fosse demeure sur la frontière au-delà de laquelle la réflexion sur l'homme déforme l'homme. Empêtrés dans leurs points de suspension, leurs mots-phrases, leurs répétitions désespérées d'un texte qui dit sa propre limite, les personnages de Fosse restent pourtant très proches du premier venu. Le drame se noue dans une banalité effroyable.

On ne dira jamais assez combien les errements quotidiens, les pudeurs vraies, les minuscules hésitations entre deux mots, sont difficiles à porter pour les comédiens. Rien de plus périlleux que jouer le réel, car le surjeu guette l'acteur au détour de la moindre phrase, de la moindre expression. Combien de fois auront-ils dû se demander "comment aurais-je réagi dans cette circonstance", et pas même la possibilité d'un soutexte net pour soutenir l'interprétation et aider à habiter chaque personnage...

Bref, allons au fait : un texte extrêmement difficile, qu'une interprétation passable pourrait rendre insupportable, voire grotesque. C'est dire que les jeunes comédiens du Conservatoire – Inès Cassigneul et Christophe Montenez – auraient pu faire leurs armes sur des pièces plus confortables, et qu'ils commencent très bien leur carrière. Quant à Francis Azéma et Corinne Mariotto, que voulez-vous... on les retrouve aussi à l'aise en mode réaliste qu'en mode vaudeville, rien ne pêche, ça en devient frustrant ! Une mise en scène sobre, qui laisse le spectateur face à l'acteur, qui ne le divertit pas, ne le détourne jamais de ce face-à-face lent et ténu avec les personnages – on les observe d'assez loin depuis la salle, et pourtant reste cette impression d'avoir assisté à un enchaînement de gros plans intimistes, en caméra cachée. Il

Manon Ona

Le Clou dans la planche